

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 SEPTEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Désolation, par L.-E. Beaulieu.—Perdu dans la forêt (avec illustrations), par Pierre Bédard.—Les deux orphelins, par Ribon.—L'amour, par H. Demers.—Napoléon et l'apostasie.—Poésie : Souvenir, par J. Archambault.—A mert, les Canadiens, par Firmin Picard.—Petites postes en famille.—Le coin des enfants.—Courrier de la Mode (avec gravures, par Blanche de Géry.—Propos délicat.—Sainte-Rose de Watford (avec gravure), par P.-G. Roy.—Renseignements.—Liste des réclamants de nos primes.—Choses et autres.—Le jeu de Dames.—Enigmes.—Feuilleton : En détresse.

GRAVURES.—Une rue de Constantinople.—Beaux-Arts : Proposition délicate.—Le départ de l'empereur d'Allemagne : Les adieux à l'impératrice.—Gravures de modes.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cent quarante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 3 OCTOBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Le départ des émigrants canadiens, à destination du Brésil, a eu lieu le 15 de ce mois.

On en parlera longtemps.

Malgré les avertissements, les conseils, les prières de leurs compatriotes, un millier de Canadiens-français s'étaient décidés à partir, quand, au dernier moment, les efforts de la presse en général et surtout

du journal *La Presse*, produisirent un effet aussi heureux qu'imprévu.

Je dis "imprévu," car on sait que les meilleurs avis

sont précisément ceux qui ont le moins de succès près des gens qui se sont mis dans le cerveau une idée fixe.

Un agent d'émigration—pas brésilien du tout—qui a assisté au départ du *Moravia*, disait que la plupart de ceux qui sont partis, environ trois cents, sur mille qui devaient s'embarquer, ne sont guère à regretter et qu'ils appartiennent à cette classe de paresseux et de mal contents qui encomrent toujours les grandes villes.

Ceux-là ne sont pas à plaindre, et leur départ nous touche fort peu, mais il y en a d'autres qui ont droit à notre sympathie, bien qu'ils aient résisté à tous les avertissements.

Pour donner une idée de ce qui les attend là-bas, il suffit de lire la lettre suivante adressée à *La Presse* par un Allemand, qui a séjourné plusieurs années au Brésil.

En la reproduisant, LE MONDE ILLUSTRÉ coopère à l'œuvre si bien poursuivie par les journaux qui désirent arrêter le mouvement qui peut produire tant de mal.

Il y a longtemps que je veux donner l'alarme au sujet de l'œuvre de l'émigration de la ligne brésillienne, et je suis quelque peu surpris que l'on ait fait silence jusqu'ici autour de cette grave question. J'ai travaillé quatre ans et neuf mois au Brésil, sur les plantations de café. Pendant tout ce temps, j'ai changé de patrons cinq fois, mais ce n'était que pour passer d'un "suceur de sang" à un autre. Aussi, sachant à quoi m'en tenir, je plains les Canadiens qui vont tomber sous la dent des hyènes féroces, qui s'appellent planteurs. Je les plains, à cause des dangers qu'ils courent, grâce à la fièvre et autres maladies ; je les plains, car je connais la nourriture qu'ils vont avoir, l'eau qu'ils vont boire, la maison qu'ils vont être forcés d'habiter. C'est une disgrâce qui crie vengeance au ciel, que ces gens qui s'en vont à l'abîme inconsciemment, n'en soient pas détournés.

Ces agents d'émigration ou plutôt, pour parler plus correctement, ces trafiquants d'esclaves sont des vautours. L'œuvre de la compagnie est bien connue en Europe et au Brésil. Est-ce qu'elle se soucie de la vie de mille personnes, pourvu qu'elle ait un nombre suffisant de victimes à ruiner et voler ? Pourvu que sa bourse, qui ne reçoit que les produits du vol, continue à s'emplier.

On ne voit nulle part, dans l'histoire du monde, de colonies qui se soient éteintes d'une manière plus lamentable que celles organisées par cette compagnie. L'existence des colons, après qu'ils sont rendus à destination, n'a de comparable que ce qu'éprouve un homme qui passe la dernière nuit de son existence dans un cachot, avant de monter sur l'échafaud.

Mes frères canadiens, êtes-vous donc aveugles ? J'éleve la voix pour vous tirer de la ruine. Il n'est pas encore trop tard pour vous avertir de ne pas quitter votre pays.

Le tableau n'est pas séduisant, comme on le voit, mais cela n'a pas empêché, ainsi que vous le savez, plusieurs centaines de malheureux ou de têtes folles à se lancer dans l'aventure.

Au reste, nous recevrons des nouvelles dans quelques mois et nous saurons à quoi nous en tenir—à peu près—car il ne faut pas toujours se fier aux lettres qui passeront, bien entendu, par le canal des employés de l'agence d'émigration.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nos Canadiens vont faire connaissance, là-bas, de quelques animaux à l'humour un peu difficile, tels que les caïmans, les boas, les serpents à sonnettes et une foule d'autres reptiles qui ne feront pas plus de cas de Jean-Baptiste que d'une peau d'ébène.

Les anarchistes-dynamitards sont décidément enrégés.

On vient d'arrêter, en Angleterre, en France et en Belgique, plusieurs individus, tous irlandais, soupçonnés de faire partie d'un complot dont le but était tout simplement de faire sauter un château royal au moment où la reine, le Tsar, le prince de Galles et autres princes s'y trouveraient réunis.

Et cela justement au moment où l'on vient de faire grâce à quatre ou cinq anarchistes, condamnés, il y a quatorze ans, à la prison perpétuelle.

S'ils avaient lu le récit des souffrances terribles endurées par ces misérables, dans les bagnes anglais, tel que l'un d'eux l'a fait, ils ne se seraient peut-être pas

jetés ainsi, têtes baissées, dans une voie qui ne peut guère les mener ailleurs qu'au gibet ou, pis encore, paraît-il à aller pourrir dans ces prisons.

Les pénitenciers de Saint-Vincent de Paul et de Kingston sont des lieux de plaisance à côté des établissements anglais du même genre, où un forçat a neuf chances sur dix de devenir fou, s'il y reste vingt ans.

Sur les cinq prisonniers qui viennent d'être libérés, trois sont fous, le quatrième n'a plus la tête bien solide, et le dernier est sans force.

Il y a, cependant, des exceptions, si l'on en croit un pauvre diable qui, ayant recouvré sa liberté, après avoir bénéficié d'une remise de peine de dix-huit mois, par bonne conduite, chercha du travail, n'en trouva pas et finalement résolut de se faire recroquer pour pouvoir manger et ne plus coucher à la belle étoile.

Le malheureux savait fort bien qu'en étant repris, il serait considéré comme récidiviste et qu'il avait de grandes chances d'être condamné très sévèrement et, de plus, à faire les quatorze mois dont on lui avait fait grâce conditionnellement.

Que faire ? Il n'en savait trop rien. Un reste d'honnêteté lui disait de ne plus voler, puisque c'était le vol qui l'avait conduit au pénitencier,—mais il avait tant faim, qu'il ne pouvait se résoudre à mener une vie de jeuneur par force.

Il se contenta de faire grand tapage et de casser quelques vitres d'un magasin.

Arrêté aussitôt, il comparut, le lendemain, devant la cour et fit le récit de ses misères.

Le juge, ému, lui donna de bons conseils et... un mois de prison, sans parler des arrérages du bague.

C'était une condamnation assez douce, mais cela ne faisait pas du tout l'affaire du misérable, qui s'écria d'un ton indigné et lamentable :

—Ce n'est pas juste, l'Angleterre me doit dix-huit mois de pénitencier, je les réclame au nom de la justice et de mon droit de citoyen anglais...

Il fallut l'emmener pour l'empêcher de continuer.

. Eh bien ! la fin du monde ? Nous l'avons encore échappé belle.

C'est tous les ans la même, la même manie, qui vient hanter le cerveau d'un brave homme un peu toqué.

Le toqué, cette année, c'est un Allemand, d'un petit pays tout là-bas, pas loin du Rhin, qui a fait tourner la tête à ses concitoyens, à force de leur parler de ce sujet.

Il y a cent ans,—vous voyez que ce n'est pas nouveau,—on prédisait "la fin du monde" pour 1800, et une comédie en un acte, sous ce titre, fut jouée avec grand succès.

Deux couplets chantés obtinrent une grande vogue :

J'aurai laissé, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Tout mon esprit dont on eût fait grand cas ;
Et mieux encor, j'aurai légué mon âme
À tant de gens qui n'en ont pas.

Voici l'autre :

Enfin pour terminer la liste,
Je lègue mon moulin à vent
À certain fameux journaliste
Qui, comme lui, tourne à tout vent !

Ce dernier couplet contenait une épigramme bien méritée, dit-on.

. Un savant français fait des expériences très intéressantes sur ce qu'il appelle "la photographie de la pensée."

Il est même arrivé à des résultats extraordinaires, tels que la photographie d'une personne à laquelle pense une autre personne ; la plaque reproduisant parfaitement le portrait de celui qui pose endormi et portant, quoique moins distinctement, celui de la personne ou de la chose qui fait l'objet du rêve du dormeur.

Si impossible que puisse paraître ce fait, il est admis par les savants, mais, comme en ce temps de lecture